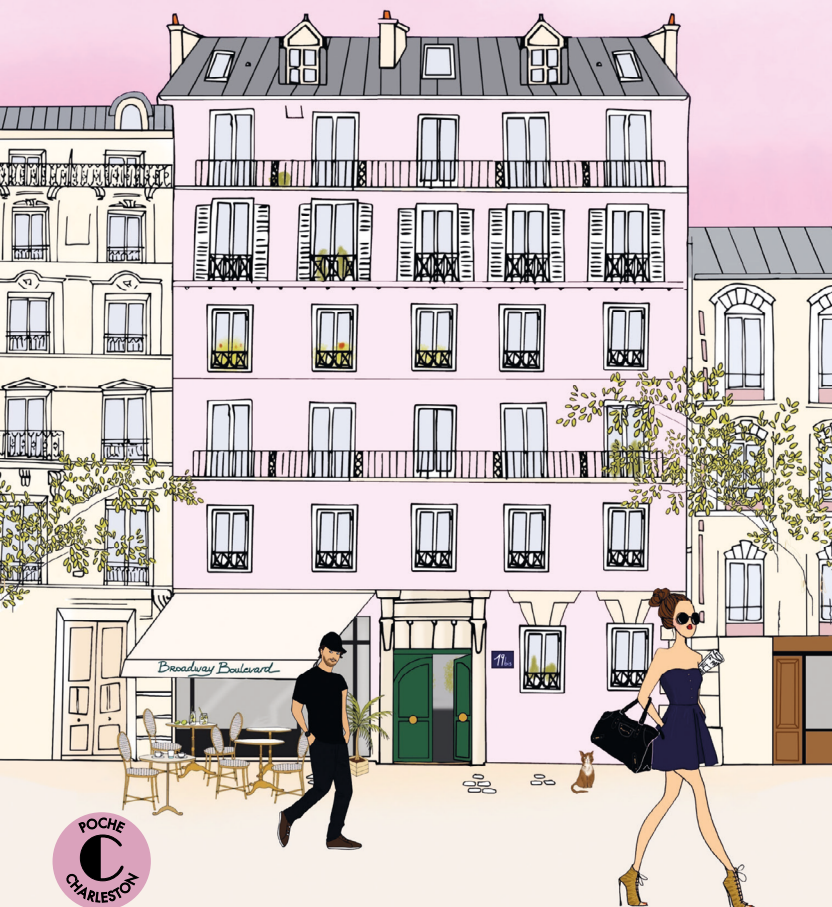


TONIE BEHAR

Saga
GRANDS BOULEVARDS

Si tu m'oublies



TONIE BEHAR

SI TU M'OUBLIES

« On a beau se fabriquer une existence réglée comme du papier à musique, la vie se met parfois à jouer sa propre partition. »

Dans son appartement au cinquième étage du 19 bis, boulevard Montmartre, Violette mène une vie bien rangée entre son métier d'ophtalmologue et ses jumeaux de quinze ans. Elle a soigneusement posé un couvercle hermétique sur son passé, les blessures, la passion. Jusqu'au jour où Joachim Calderon sonne à sa porte après de longues années d'absence, pour lui demander de cacher chez elle cinq millions d'euros en petites coupures.

Contre toute raison, Violette accepte de l'aider. Et quand elle comprend, quelques jours plus tard, que son grand amour de jeunesse a de nouveau disparu sans laisser d'adresse, elle décide de partir à sa recherche. Car si Joachim cache un secret... elle aussi !

**« Une intrigue addictive et romantique.
Impossible de le lâcher une fois commencé ! »**

Marie Vareille, autrice du best-seller
Désenchantées

Autrice de huit romans, **Tonie Behar** est née à Istanbul, a un passeport italien, un diplôme américain, un mari breton et trois enfants du pays des merveilles... *Si tu m'oublies* est la deuxième saison de la Saga Grands Boulevards, une série de romans qui se déroulent dans un même immeuble, et nous entraînent à travers les étages et les époques.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-164-8



9 782385 291648

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



www.editionscharleston.fr

SI TU M'OUBLIES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-164-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Achévé d'imprimer en février 2024
par Novoprint
Dépôt légal : mars 2024
Imprimé en Slovaquie

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.



Cet ouvrage est composé de matériaux issus de forêts gérées durablement certifiées PEFC™.

Le Programme de reconnaissance des certifications forestières (PEFC™) est le plus grand organisme mondial indépendant de contrôle pour une gestion durable des forêts. Pour en savoir plus, consultez le site www.pefc-france.org

Tonie Behar

SI TU M'OUBLIES

Saga Grands Boulevards

Saison 2

Roman



De la même autrice

Saga Grands boulevards :

19 bis, boulevard Montmartre, Charleston poche, 2024

(publié également sous le titre *Grands boulevards*,

JC Lattès, 2013)

La Chanson du Rayon de lune, Charleston, 2021

On n'empêche pas une étoile de briller, Charleston, 2022

Une folle envie de liberté, Charleston, 2023

Romans indépendants :

En scène, les audacieuses !, Michel Lafon, 2011

Coups bas et talons hauts, Jean-Claude Lattès, 2008

La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux), Atelier de presse, 2007

et Jean-Claude Lattès, 2015 (ebook)

Nouvelles, avec la #TeamRomCom :

Le Grand Hôtel du Val des Neiges, Charleston, 2023

Si maman si, Charleston, 2022

Petits réveillons entre amis, Charleston, 2021

Noël Actually, Charleston, 2020

Noël et préjugés, Charleston, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, Charleston, 2017

Document :

Le rap est la musique préférée des Français, avec Laurent Bouneau

et Fif Tobossi, DonQuichotte, 2014

*À mon père,
qui m'a donné cette idée folle.*

*« Prends garde à mon secret,
car j'ai beaucoup d'amour ! »*

Marceline Desbordes-Valmore

NOTE DE L'AUTRICE SUR L'ÉDITION POCHÉ

Si tu m'oublies est la deuxième saison de la Saga Grands boulevards. Dans ce roman vous allez rencontrer Violette, Joachim, Aurèle, Franck, Ulysse et Cheyenne... mais vous croiserez aussi certains habitants emblématiques du 19 bis, boulevard Montmartre, comme Max ou Karim.

Néanmoins, vous n'avez absolument pas besoin d'avoir lu la saison 1 pour entrer de plain-pied dans l'histoire de Violette. Chaque tome de la saga peut se lire séparément, mais ensemble ils constituent une fresque qui traverse le temps et donne à chaque fois un nouvel éclairage sur les personnages et les événements.

C'est pourquoi je remercie infiniment les éditions Charleston, et en particulier mes éditrices Alice Bercker, Danaé Tourrand-Viciano, Lisa Labbe et la boss Karine Bailly de Robien, de permettre la réalisation de ce projet qui me tient tellement à cœur : la sortie de toute la saga Grands boulevards en poche avec des couvertures signées par la talentueuse Angéline Melin. J'espère que cette nouvelle

collection vous donnera envie de flâner sur mes
grands boulevards.

Bienvenue au 19 bis, boulevard Montmartre et
bonne lecture !

Tonie Behar

Une angoisse passa, furtive comme un nuage gris

Vendredi 31 juillet 2015

On a beau se fabriquer une existence réglée comme du papier à musique, la vie se met parfois à jouer sa propre partition. Violette était du genre à tout planifier. Quand on est mère, célibataire et médecin, il faut être organisée. Elle était donc parfaitement dans les temps pour ne pas rater le TGV de 10 h 19 en direction de Toulon. Mais il devait être écrit que rien dans sa journée, ni dans les suivantes, ne se déroulerait comme prévu.

La gare de Lyon à Paris un vendredi matin d'août, c'est à la fois le paradis et l'enfer. Les haut-parleurs chuintent des annonces inaudibles couvertes par le jingle obsédant de la SNCF. Le soleil tape joyeusement sur les hautes verrières comme pour dire : « C'est l'été, c'est les vacances ! » Dans l'odeur des

cafés chauds, des sandwichs froids et des croissants industriels, la foule se presse et s'éparpille.

Violette était là, petite fourmi transpirante et chargée, dans ce vaste mouvement de transhumance, en compagnie de sa sœur Amanda et de ses jumeaux de quinze ans, Cheyenne et Ulysse. Son fils portait les sacoches des ordinateurs en bandoulière et sa fille trimbalait Scott le chat, qui s'agitait dans son sac de transport. Chacun traînait en plus une valise à roulettes. Amanda, qui les avait accompagnés en voiture, fermait la marche, avec la grande cage à oiseaux dans laquelle se trouvaient Ron et Hermione, les perruches callopsittes de Cheyenne. Le TGV 2937 était prévu à l'heure. Violette pila devant le grand panneau des départs pour identifier le quai où se trouvait leur train, imitée par Ulysse et Cheyenne avec le chat, puis par Amanda et les oiseaux, puis par les personnes qui les suivaient, provoquant sans le vouloir un mini-carambolage. Ulysse enveloppa les ordinateurs, qui venaient d'effectuer une valse dangereuse sur son torse, de deux bras protecteurs.

— Putain ! J'en peux plus de tous ces cons !

Ni Violette, ni Cheyenne, ni Amanda ne relevèrent. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses fossettes, Ulysse avait un visage d'ange mais un langage de démon. Depuis sa tendre enfance, il jurait comme un charretier. Violette l'avait laissé faire, pour qu'il se sente fort avec les mots, parce qu'il avait tendance à être plus petit et plus rond que les autres, exactement comme son père au même âge, et cela le complexait parfois. Elle aurait étranglé de ses propres mains toute personne qui faisait de la peine à son fils et estimait qu'en son absence,

il était tout à fait légitime qu'il ait des armes verbales pour se défendre. Une faiblesse qu'elle regrettait de temps en temps et surtout à l'instant.

— On est toujours le con de quelqu'un, mon cœur.

— Quai 23 ! lança Cheyenne.

— Flemme ! C'est à l'autre bout de sa mère la pute la gare !

Il avait fallu acheter des bouteilles d'eau et des petits gâteaux. Amanda, aussi blonde que Violette était brune, aussi extravertie qu'elle était secrète, hurlait qu'ils allaient rater le train si ça continuait comme ça. Ils s'étaient finalement installés dans un carré famille, les valises calées pas trop loin dans les porte-bagages, les ordis sous les pieds, le chat sur les genoux, les perruches sur les tablettes. Par la fenêtre, Amanda faisait de grands gestes d'adieu. Violette agita la main et sa gorge se crispa. Une angoisse passa, furtive comme un nuage gris dans un ciel d'été. Cheyenne se mit à taper des notes sur son iPhone, en observant le chat qui se faisait compulsivement les griffes contre son grillage de nylon. Amanda s'éloigna après un dernier baiser envoyé du bout des doigts. Violette s'adossa contre son fauteuil et tenta de se motiver en se visualisant, étendue sur une serviette, les pieds dans le sable, avec le bruit des vagues et le parfum de l'huile solaire. Sans succès. Ce séjour dans le Sud la stressait toujours. Pour se calmer, elle frota la tablette devant elle avec une lingette désinfectante. Comme chaque année, Aurèle, le père des jumeaux, avait insisté pour qu'elle passe un week-end « en famille » avant de lui laisser Cheyenne et Ulysse pour trois semaines.

Et comme chaque année, elle n'avait pas osé refuser. Le portable de Violette bipa, annonçant un texto.

Alors ce départ ? Tout se passe bien ? Franck

— Mams ! Referme ton sac steuplait ! Tu vas te faire dépouiller !

Elle sourit à son fils qui se montrait toujours protecteur, cala son sac en sécurité sur ses genoux, et se demanda depuis quand elle était assez intime avec Franck pour ce genre d'échange. En quelques semaines, le barman du café d'en bas était entré dans sa vie sans qu'elle y prenne garde. Au début, elle lui avait confié ses clés quand un des enfants avait oublié la sienne, puis il l'avait dépannée quand son linge avait fui et l'avait sauvée quand son ordinateur avait planté. De fil en aiguille, ils étaient devenus plus proches. Il avait une façon de poser des questions assez étonnante, car on sentait qu'il s'intéressait vraiment à la réponse. Elle pianota : *Tout va bien, nous sommes dans le train !* Et appuya sur envoi.

Cheyenne, assise en face de sa mère, avait fini par calmer son chat. Elle leva les yeux et commença à s'extasier sur la beauté d'un chien qui venait d'entrer dans le wagon. Quand il s'agissait d'animaux, Cheyenne ne fatiguait jamais. Violette se retourna et vit effectivement un berger allemand tenu en laisse par un policier en uniforme marine et rangiers noirs.

— Le chien, viens le beau chien ! exultait Cheyenne.

— Fais gaffe putain ! Il va bouffer Scott !

Le chien trotta vers eux et sauta sur la jeune fille qui n'en pouvait plus de joie. Violette dévorait sa fille des yeux, se demandant une fois de plus comment un charme aussi extravagant pouvait être

contenu en une si petite personne. Elle ne se lassait jamais d'admirer son sourire irrésistible, la finesse de ses traits et ses boucles brunes qui cascadaient sur ses épaules. Les yeux dorés de l'adolescente pétillaient de tendresse tandis qu'elle caressait la tête du molosse.

— Oh c'est un beau chien ça ! Oh qu'il est beau ce chien ! Gentil chien !

Plongée dans la contemplation de Cheyenne, Violette ne remarqua pas que l'animal s'était détourné de sa fille pour se précipiter vers elle. Il se mit à lui lécher les pieds à travers les lanières de ses sandales à talons, jappant et remuant la queue de plus belle.

— Oh non mais c'est pas juste ! Pourquoi il va vers toi ?! Coucou ! Par ici le chien ! s'agaçait Cheyenne.

Violette tentait tant bien que mal d'échapper à l'affection envahissante du molosse qui s'accrochait à elle et commençait à gronder en fourrant le museau dans son sac. Soudain, le chien aboya. Un aboiement bref, comme un signal. Les policiers approchèrent d'un pas martial, l'encadrant d'un mur de tissu bleu sombre, d'armes de combat et de matraques. Le berger allemand grondait, menaçant. Elle sentit une main hostile peser sur son épaule et la panique lui serrer la gorge. En moins de dix secondes, Violette se retrouva debout, menottée et fermement maintenue par deux flics. L'un d'eux s'adressa à elle poliment, mais froidement.

— Madame, veuillez nous suivre. Vous êtes en état d'arrestation pour possession de drogue.

2

Mercredi 29 mai 1991

Aujourd'hui cela fait dix ans que ma mère est morte. Ma tante Lea est venue d'Istanbul et je ne suis pas allée en cours. Elle m'a offert ce cahier en daim bleu, avec un ridicule cadenas doré, en claironnant « ton premier journal intime ! ». Je ne lui ai pas répondu que ce serait aussi le dernier vu que même une pauvre rédaction me fait chier. Parler me fatigue. Il paraît que dans un journal, on doit écrire tout ce qui nous passe par la tête, ou alors raconter ses journées. Je ne sais pas trop ce que j'ai dans la tête, mais voilà ma journée : ce matin, nous sommes allés chercher ma tante, son mari Albert et leurs deux filles, Ethel et Myriam, à l'aéroport, puis on les a conduits à leur hôtel près des Champs-Élysées. Ma tante est très jolie, mais il paraît qu'elle ne ressemble pas à Maman, car elles étaient fausses jumelles. Je ne peux donc pas savoir de quoi ma mère aurait l'air si elle était vivante.

Ensuite les Castoriano se sont installés dans leurs chambres pour défaire leurs valises. Moi je suis allée dans celle de mes cousines, fausses jumelles aussi comme nos mères. Je les adore, même si on ne se voit pas souvent. Évidemment, ma petite sœur Amanda m'a suivie, elle me suit toujours. Elle n'a que cinq ans, elle n'arrête pas de parler et mes cousines la trouvent super mignonne. J'ai essayé de dire à Papa de garder Amanda avec eux, mais il a froncé les sourcils, comme si je le saoulais. Ce n'est pas juste ! Aujourd'hui, je trouve qu'ils devraient tous être très gentils avec moi, mais on dirait que tout le monde s'en fout, sauf ma tante qui m'a serrée dans ses bras très fort en pleurant à l'aéroport devant tout le monde, du coup j'avais envie de la biffer.

Après l'hôtel, on a déjeuné chez Pizza Pino et puis Sylvie, ma belle-mère, est rentrée à la maison pour qu'Amanda fasse la sieste et on est allés au cinéma voir *Thelma et Louise*. Ce film est génial ! Avec un acteur canon à se rouler par terre. Ça m'a donné envie de traverser l'Amérique en voiture, cheveux au vent. Rien qu'en regardant l'écran, je me sentais ivre de liberté. Papa avait peur que je sois perturbée par la fin, vu qu'elles se tuent toutes les deux, mais ce n'est pas comme si j'ignorais qu'il n'y a pas d'âge pour mourir. Cela m'a même un peu consolée, car je me suis dit que ma mère était complètement libre maintenant. Quelle plus grande liberté que la mort ?

Ensuite, on est tous allés à la synagogue pour écouter la prière des morts, le Kaddish. Normalement les enfants doivent sortir à ce moment-là, car ils n'ont pas encore perdu leurs parents, sauf moi évidemment qui suis restée. L'office était en hébreu mais j'ai reconnu le nom de maman. Elle s'appelait Sarah Torel, ensuite elle a épousé Harry Abravanel, mon père. J'aimerais bien me rappeler

juste un petit quelque chose d'elle, mais j'avais trois ans quand elle est morte et je n'ai plus aucun souvenir. Je ne sais pas ce que c'est, avoir une mère. Moi, j'aurai des enfants tôt, vingt ans maximum, comme ça si je meurs, ils auront eu le temps de me connaître. Ma mère m'a eu à trente-six ans et elle est morte à trente-neuf d'une crise cardiaque. Le truc qui n'arrive jamais, mais qui lui est arrivé. Pourquoi est-ce que c'est tombé sur elle ? Et sur moi ?!

Sylvie est gentille, mais ce n'est pas pareil. J'avais déjà sept ans quand je l'ai connue. Parfois ça m'énerve quand elle fait des milliards de câlins sous mes yeux à Amanda et après elle me dit juste « Bonne nuit Violette ». Je ne sais pas, ça lui arracherait la gueule de me faire un bisou ?

Ensuite, on est rentrés à la maison pour dîner. En ce moment, tout le monde est au salon, mais moi je me suis enfermée dans ma chambre. Je n'ai plus envie de voir personne. J'écris ce journal débile au lieu de faire mes devoirs, j'ai un contrôle de maths demain, mais je sais déjà tout. Et puis je suis déjà sûre de passer en troisième !

Au fait, je me présente : je m'appelle Violette Abravanel, je viens d'avoir quatorze ans, je suis brune aux yeux « noisette », comme dit Papa. Je suis en quatrième au collège Buffon à Paris et je collectionne les chaussures. Quand je serai grande, je serai médecin du cœur, pour ne pas que les gens meurent trop jeunes.

Comme quelqu'un qui sait
qu'on est en train de le prendre
pour un con

Les policiers ne plaisantaient pas. Violette avait été obligée de quitter le wagon, encadrée par deux armoires à glace à la conversation limitée. Elle se trouvait donc sur le quai noir de monde, un flic à sa droite lui maintenant les bras dans le dos, l'autre à ses pieds, fouillant son sac, entourée de curieux qui ne se privaient pas de la regarder. Elle sentait son cœur battre à grands coups paniqués, ce qui est quand même un comble quand on est absolument innocente. Les épaules rejetées en arrière, le menton relevé, le regard ferme pour repousser l'humiliation au loin, elle songea un peu absurdement que les criminels n'avaient pas choisi un métier facile. Rassemblant ce qui lui restait de dignité, elle ordonna au policier de se dépêcher car ses enfants l'attendaient. Le chien continuait à

japper et grogner autour d'elle. Le flic qui avait les mains plongées dans son sac en sortit triomphalement un petit sachet transparent où se devinaient quelques feuilles d'herbe. Violette hoqueta de surprise :

— On dirait qu'on a eu raison de prendre cet email au sérieux ! se félicita le policier.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? C'est vous qui venez de le mettre ?

— Ah non madame, ce sachet se trouvait bel et bien au fond de votre sac !

— Mais c'est impossible, absolument impossible ! Atterrée, indignée, elle regardait autour d'elle.

— C'est une caméra cachée c'est ça ? Une blague ?

— Où vous êtes-vous procuré ce cannabis ?

— Mais je n'en sais rien moi ! Je ne fume pas, je n'en ai jamais acheté de ma vie ! Je ne sais pas d'où ça sort !

L'homme soupira longuement, comme quelqu'un qui sait qu'on est en train de le prendre pour un con.

— Madame, nous sommes obligés de vous demander de nous suivre au poste.

— Mais mes enfants sont dans le train ! Leur père nous attend !

Il leva les yeux vers le wagon d'où Cheyenne et Ulysse, penchés à la fenêtre, les fixaient avec des yeux ronds.

— Ils m'ont l'air assez grands pour voyager seuls. Vous avez le choix entre les faire descendre, ou les laisser partir sans vous.

— Je cauchemarde ! Je vais me réveiller !

Au même instant, le chef de gare siffla le signal du départ. Violette entendit les portes se verrouiller

et vit le TGV se mettre lentement en branle, emportant au loin ses enfants, son chat et ses perruches.

— Trop tard ! railla le flic.

Elle se dégagea brusquement pour se précipiter vers Cheyenne et Ulysse qui la regardaient, affolés.

— Ne vous inquiétez pas mes trésors ! C'est un petit malentendu ! Tout va bien se passer ! Le train est direct et Papa vous attendra sur le quai de la gare à Toulon ! Vous pouvez me rejoindre minute par minute. Je vous aime. Bon voyage !

Un quart d'heure plus tard, elle était rue de Bercy, au commissariat de police de la gare de Lyon, et elle avait envie de pleurer.

— Puisque je vous dis que je ne sais pas d'où sort ce truc ! Je le jure sur la tête de mes enfants. Je ne fume pas, je ne sais même pas rouler un joint !

— Ce n'est quand même pas très compliqué ! lança le deuxième flic.

— Admettons que vous n'y soyez pour rien. D'où tenez-vous cette herbe ? Vos enfants fument ?

— Mais enfin, ils n'ont que quinze ans !

L'autre lui lança un regard de commisération, à peine s'il ne leva pas les yeux au ciel.

— Alors ça ne peut être que vous.

— Mais pas du tout ! Je suis médecin ! ajouta-t-elle comme si cela expliquait tout.

Soudain, tout son être se crispa, car elle venait de penser à sa sœur. Amanda adorait fumer et avait toujours de la weed sur elle. Sa sœur l'avait accompagnée à la gare, l'avait serrée contre elle, et avait même fouillé son sac pour y chercher un chewing-gum. C'est à ce moment-là qu'elle avait dû déposer l'herbe. Violette inspira discrètement. Surtout ne

pas parler d'Amanda, éviter même de penser à elle au cas où ils liraient dans son cerveau. Dans toutes les séries policières, les flics avaient un flair anormal. Elle préféra concentrer son esprit sur les jumeaux qui en ce moment même roulaient à 320 km/h vers Toulon. Heureusement, elle avait pu appeler Aurèle pour le prévenir qu'elle n'était pas dans le train. Elle en avait profité pour lui dire qu'elle ne viendrait pas du tout.

— Je tiens à vous dire que je suis furieuse, messieurs. À cause de vous, mes enfants voyagent seul pour la première fois. Et ma fille panique facilement.

Le flic ignora son intervention. Il répéta pour la vingtième fois, articulant exagérément.

— D'où-te-nez-vous-cette-herbe ?

Elle soupira :

— C'est bon, vous avez gagné ! C'est pour ma consommation personnelle !

— Ah ben voilà ! s'exclama le second flic.

— Consommer du cannabis est interdit par la loi française, pontifia celui qui semblait être le chef en face d'elle.

— À ma connaissance, on a le droit d'en avoir sur soi en petite quantité du moment qu'on n'en vend pas.

— Eh bien, c'est un droit passible d'une amende, madame !

Violette hésita à monter sur ses grands chevaux et crier à l'injustice, ainsi que sa nature jusqu'au-boutiste le lui soufflait. Elle voulait juste rentrer chez elle et oublier cette histoire. Elle récupéra son sac posé sur le bureau gris des policiers et attrapa le flacon de gel antibactérien qu'elle gardait toujours dans la

poche intérieure. Elle en pschitta une dosette dans sa paume.

— Une amende de combien ? demanda-t-elle en se frottant compulsivement les mains.

Aurèle l'appela au moment où elle sortait du commissariat pour lui annoncer que les jumeaux étaient bien arrivés.

— J'en profite pour te féliciter ! Bravo, quel exemple magnifique ! Tu aurais pu éviter d'embarquer ta beuh dans le train. Tu imagines comme ils ont flippé ?

Comme si elle ne culpabilisait pas déjà assez toute seule !

— Je n'y suis pour rien, soupira-t-elle. C'est un petit cadeau que m'avait laissé Amanda.

— Il faudrait peut-être qu'elle se décide à grandir. Tu sais que j'adore ta sœur mais...

— Aurèle, tu peux me passer les enfants ? coupait-elle.

Elle dut rassurer Cheyenne : non, aucun mal ne lui avait été fait, oui elle était libre, complètement libre, et non, elle n'aurait pas de casier judiciaire. L'aventure avait au contraire passablement amusé Ulysse, une mère en *gardav*, c'était trop bien. Elle les garda un petit moment au téléphone, juste pour entendre leur voix. Elle les aimait d'un amour passionné, dévorant, absolu. Ils lui manquaient déjà, même si elle savait qu'ils étaient heureux de passer le mois d'août avec leur père.

Quand elle fut enfin de retour dans son appartement, elle contacta sa sœur.

— Amanda, espèce de crapule, je vais te tuer !

— Pourquoi ?!

— Mais je me suis fait arrêter à cause de toi !
J'ai raté mon train ! Je me suis retrouvée au poste,
j'ai dû mentir aux flics... et j'ai payé une amende
astronomique !

— Arrête, tu me fais peur ! De quoi tu parles ?

— Ce n'est pas toi qui as mis de la weed dans
mon sac ?

— Jamais de la vie. Je te jure sur la tête de mes
neveux !

— Mais alors, qui ?

Mardi 29 septembre 1992

Presque deux ans que je n'ai pas touché à ce journal ! Depuis le jour où ma tante me l'a offert. Mais aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu envie d'écrire. C'était pourtant une journée complètement banale.

Je suis allée en cours, comme tous les jours depuis la rentrée (je suis maintenant en seconde C, toujours à Buffon). Ensuite on a traîné au Pasteur avec Sophie et Aurèle, mes meilleurs potes, puis je suis rentrée, et j'ai fait mes devoirs. Le prof de maths nous tue à coups d'exos. Ensuite, comme tous les soirs, j'ai eu Sophie au téléphone pour faire le point sur la journée. D'après elle, Aurèle est amoureux de moi, mais je ne crois pas, on est trop amis. Et puis même si je l'adore, il est tout sauf craquant : on dirait un bébé joufflu avec des lunettes en écaille et des dents en vrac. Il devrait porter un appareil. Heureusement, je suis débarrassée du mien